

HOMMAGE

## KARL POPPER OU LE RATIONALISME CRITIQUE\*

*« Je suis un rationaliste. J'appelle rationaliste celui qui désire comprendre le monde et apprendre en échangeant des arguments avec autrui. (...). Par "échanger des arguments", j'entends plus précisément le critiquer, susciter ses critiques et tâcher d'en tirer des enseignements. L'art de l'argumentation est une variante un peu particulière de l'art du combat, dans lequel les mots tiennent lieu d'épées (With words instead of swords) et dont le mobile est l'intérêt pour la vérité et le désir de s'en rapprocher de plus en plus<sup>1</sup> ».*

Karl Popper, né à Vienne le 28 juillet 1902, est mort à Londres le 17 septembre 1994. Ce n'est pas seulement un philosophe de grande envergure qui s'en va, c'est aussi l'une des mémoires du siècle, de ses passions politiques et de ses aventures intellectuelles. Vienne, les années vingt : imagine-t-on ce que représente pour un jeune homme curieux de tout d'être confronté à la musique de Schönberg, à la psychanalyse de Freud et d'Adler, au positivisme des disciples de Mach et de Wittgenstein, au marxisme des admirateurs de Lénine et des sociaux-démocrates (dont il fait alors partie), à l'antisémitisme de la bourgeoisie, aux violences des émeutes révolutionnaires (celles-là mêmes qui eurent tant d'influence sur Canetti), au travail avec des enfants « inadaptés », à l'enseignement du psychologue et linguiste Karl Bühler, mais aussi aux bouleversements scientifiques accomplis par Einstein, Schrödinger ou Gödel ? Popper retiendra de sa période viennoise la révolte contre la misère, la haine de la violence, mais sans dogmatisme pacifiste, la passion de la vérité et de la rigueur logique, l'amour de la pensée grecque et le respect pour les génies de la science, dont il ne s'est jamais considéré comme l'égal.

Principal interlocuteur critique de ses amis du Cercle de Vienne, dont il n'accepte pas l'exclusion de la métaphysique comme pur non sens, Popper publie en 1934 la *Logique de la*

*découverte scientifique*, fondée sur le célèbre concept de « falsifiabilité » : une théorie qui peut s'accommoder de n'importe quel événement possible ne joue pas le « jeu de la science ». Il ne faut pas se donner les moyens de gagner à tous les coups : « l'irréfutabilité est un vice », même s'il est vrai qu'aucune réfutation n'est elle-même à l'abri de la critique. Techniquement, une théorie empirique doit impliquer la négation d'au moins un énoncé d'observation possible. Plus généralement, la concurrence des hypothèses est la seule voie du progrès. Mais il ne faut pas les « immuniser » contre la critique, réduisant ce faisant leur contenu empirique à néant. Plus une théorie prend de « risques » d'être réfutée, plus elle contient d'informations. Cette épistémologie du risque est un éloge de l'audace et une philosophie du non : c'est par la possibilité qu'il donne de mentir et de contester les assertions de l'autre que se caractérise le langage humain, admirable instrument grâce auquel il est possible d'« objectiver » les produits de notre esprit et de les soumettre à l'évaluation d'autrui par la *communication argumentée*.

La « fonction argumentative » du langage, que Popper propose d'ajouter aux fameuses trois fonctions de Bühler, est le propre de l'homme. L'homme est d'abord un *story-teller*, un conteur d'histoires, mais c'est aussi un contestataire, qui ne se satisfait pas nécessairement de ce que lui disent ses interlocuteurs : il peut mettre en question leurs assertions, et dialoguer plutôt que de choisir la violence. Popper accorde une place cardinale à l'*écriture*, en ce que grâce à elle, le monde de la culture ou des « formes symboliques », comme dirait Cassirer, (et qu'il appelle, quant à lui, s'inspirant de Frege, le « Monde — rois »), peut se présenter à nous comme un monde *quasi* étranger, à explorer : il y a une « auto-transcendance de l'homme ». Le Monde-un est celui des « états physiques », le Monde-deux celui des « états mentaux », le Monde-trois (en partie) celui des « états de la discussion ». Le sujet humain se constitue par son interaction féconde avec le monde objectif des contenus de pensée incarnés dans le langage, les livres et toutes les œuvres porteuses de sens. L'âme dialogue avec les idées qu'elle engendre.

La théorie de la réfutabilité peut en principe s'appliquer à la biologie et aux sciences humaines, y compris l'histoire, à condition que l'on utilise un « principe de rationalité » souple, inspiré de celui des économistes, mais plus général : les *logiques de la situation* restreignent les comportements possibles, mais pas au point d'interdire à l'imagination créatrice de s'exprimer par l'invention de possibilités nouvelles. Malgré son admiration initiale pour Freud et plus encore pour Marx, Popper ne cachera pas que la force explicative de leurs théories lui paraît souvent trompeuse. Les « stratégies immunisantes » utilisées parfois par certains sont si massives que la lecture de Popper peut avoir des effets émancipateurs : nous ne sommes pas obligés de croire sur parole ceux qui s'auto-affirment dépositaires de la vérité. Le rationalisme critique est une leçon de modestie et d'autonomie. L'insistance toute socratique sur notre peu de savoir et sur le fait que même les productions intellectuelles nous échappent en partie l'éloigne de toute tentation « dominatrice ». La contestation heideggérienne de l'*hubris* de la Raison concerne d'abord une vision de la rationalité fondatrice qui identifie vérité et certitude, alors que tout l'effort de Popper consiste à désolidariser ces deux concepts : nous n'avons pas plus besoin de fondement que de certitude pour progresser.

De même, l'insistance de Popper (et de Hayek, bien plus anti-volontariste) sur les « effets inattendus des actes intentionnels humains » l'éloigne du désir de « dominer » l'histoire comme si nous en étions les sculpteurs, alors qu'elle nous échappe en partie. La seule attitude rationnelle est celle d'un réformisme audacieux, attaché à anticiper les effets de sa propre action, et disposé à apprendre par ses échecs. Les traditions doivent être critiquées, mais pas combattues en tant que telles. Le rationalisme est du reste une tradition, d'origine présocratique, la tradition critique, elle-même critiquable. La science est « fille du mythe », mais elle est en constante *rectification*, comme disait Bachelard, et son objectivité n'est pas le produit d'un « esprit » purifié, mais celui de la communication intersubjective « amicalement hostile » des savants : l'objectivité et le progrès sont rendus possibles par les institutions sociales du débat rationnel.

Ayant émigré en Nouvelle-Zélande dès 1937, pour des raisons évidentes, Popper y rédige dans des conditions difficiles sa « contribution à l'effort de guerre », *La Société ouverte et ses ennemis*, ouvrage animé par l'amour de la liberté et une véritable fièvre anti-totalitaire. Sa critique des théories de la souveraineté, sa thèse de l'autonomie de la sociologie, son « individualisme méthodologique », sa conception de la « tension de la civilisation » sont dignes d'intérêt. Certains des jugements passionnés qu'il porte sont certes contestables, en particulier concernant Hegel. D'autres peuvent se plaindre de ce que Popper n'a jamais réussi à apprécier la musique contemporaine, ni fait l'effort de comprendre Heidegger ou le « second » Wittgenstein, sur lequel il portait le même jugement que Russell. Plus encore que ce dernier (« le plus grand philosophe depuis Kant »), il ne conçoit pas que la philosophie puisse être réduite à de la logique, comme le pensait Carnap, et il propose une véritable métaphysique de la nature. On ne juge pas un philosophe de cette dimension uniquement sur ses propres affirmations concernant d'autres philosophes, ni sur son mode d'expression, même si l'on peut reprocher à Popper d'avoir été parfois trop centré sur lui-même, injuste envers certains de ses adversaires et relativement indifférent face aux développements actuels de la philosophie analytique.

L'ontologie des trois mondes est solidaire de la thèse de l'ouverture causale du monde physique, incarnée dans l'interprétation « propensionniste » des probabilités proposée par Popper pour les besoins de la Mécanique Quantique. Le monde est fait de tendances, et non seulement de causes rigides : *les horloges sont des nuages*. Des arguments peuvent avoir un effet causal sur le monde physique (par la médiation de la technique). Or, le monde des *intelligibles* est immanent à l'écriture, qui permet la conservation du sens indépendamment de tout sujet, et ce n'est pas un « arrière-monde » : il est à la fois objectif et historique, connaissant des évolutions et des révolutions. Nous pouvons découvrir des conséquences inattendues de nos inventions intellectuelles, conséquences qui sont « déjà là ». L'objectivation permet la mise à distance critique, et autorise à « tuer les idées plutôt que leur porteur ». On conçoit les liens que Popper peut faire entre cette thèse et son approche de la société ouverte, où l'on sait reconnaître la différence entre les lois intangibles de la nature et les règles modifiables de la vie en commun.

Aussi bien dans l'évolution du vivant que dans la recherche scientifique, l'apprentissage ne procède pas par *instruction* du dehors, mais par production de variété interne et par *sélection*, la

différence étant qu'avec l'homme, cette sélection n'a rien d'aveugle. Nous agissons sur le fond d'un « horizon d'attentes », et nous apprenons grâce à la déception de celles-ci. Popper n'a jamais dit que nous ne généralisons pas, mais que le modèle « activiste » par essais et erreurs était supérieur au modèle « inductiviste » de l'accumulation et de l'association. Nous apprenons en repérant des différences nouvelles : la différence prime la répétition, et le rôle crucial de l'imitation n'est pas à négliger. Néo-darwinien, ami de Peter Medawar, d'Ernst Mayr et de Jacques Monod, Popper n'a cependant pas caché qu'il ne fallait pas rejeter sans discussion tout Lamarck et tout Bergson. Admirateur des travaux de Prigogine, il soutenait la réalité du sens du temps.

Le souffle philosophique issu de l'œuvre de Popper ne saurait enivrer les anti-métaphysiciens ni les nouveaux scientifiques, pour qui tout ce qui ne se ramène pas à du réductionnisme matérialiste mérite le bûcher. Certes, le matérialisme constitue depuis Démocrite la plus grande tradition métaphysique de la science, en tant que théorie du changement et vision « réaliste » de la connaissance : Popper a toujours fui les prudences des positivistes qui ne voient pas qu'il est naïf de n'accorder sa créance qu'à l'expérience, si ce n'est pour sauver l'idole de la certitude. Or, ce qu'il nous faut, ce n'est pas la certitude, mais la profondeur (la science pense !). Mais le matérialisme « se transcende lui-même ».

On doit reconnaître que l'univers est créateur de nouveauté, émergeant : un monde dans lequel la connaissance existe est incomplètement déterminé et partiellement imprédictible. L'avenir n'est pas entièrement écrit, et nos décisions peuvent l'infléchir : nous pouvons, en nous inspirant des valeurs universalistes que nous avons nous mêmes librement développées, et qui cependant nous contraignent, espérer le changer en partie. Le réel n'est pas rationnel, mais nous pouvons tenter de le rationaliser. Popper admirait la créativité de cet univers sans Dieu, capable d'engendrer la vie et les fins sans avoir lui-même de fins. Jusqu'au drame bosniaque, qui l'obsédait, il n'a pas cessé de penser qu'il fallait lutter contre le mal et l'injustice, persuadé qu'aucune Providence ne fait ce travail à notre place et que la science ne peut se substituer à l'éthique. Peu enclin au pessimisme anti-moderne à la mode, il gardait l'espoir que les hommes sauraient mettre fin grâce à leurs institutions aux cycles infernaux de la violence, en substituant le combat des mots à celui des épées, en s'éloignant du « tribalisme » et de l'intolérance. Quel philosophe au XX<sup>e</sup> siècle a développé une pensée aussi globale de l'homme et du monde, de la rationalité et de la vie, de la démocratie et du totalitarisme, de l'apprentissage et des probabilités, de la discussion critique et de l'émancipation par la raison ? Serait-il *en ce sens* le « dernier philosophe » ? Popper n'était pas toujours un rationaliste critique idéal, et il s'est plusieurs fois trompé, mais on peut apprendre de ses erreurs. Il serait du reste contradictoire de se réclamer de lui sans le critiquer. Puissent ses détracteurs, plus nombreux que ses admirateurs, en tout cas parmi les philosophes, cesser un moment de le tenir à l'écart et, lors de la disparition de celui qui disait que la mort donne de la valeur à la vie, en faisant de la durée un bien rare, rendre hommage à un penseur qui sera, j'en suis convaincu, regardé dans les temps à venir comme l'un des plus libérateurs et des plus imaginatifs du XX<sup>e</sup> siècle.

Alain BOYER

NOTES

- \* Une partie de cet article a été publiée dans *Le Monde* du 23 septembre 1994, sous le titre « *Karl Popper : une philosophie ouverte* ».
1. *Le Réalisme et la science* (trad. Boyer et Andler). Paris, Hermann, 1990, p. 26 (Préface de 1956 : « De l'inexistence de la méthode scientifique »).